

## Souvenirs d'une Fontenaysienne

### Thérèse LENAIN-MARTIN, promotion 1948, sciences naturelles

Ces souvenirs vont sans doute apparaître à la jeune génération bien éloignés de ses préoccupations. Le contexte historique de notre jeunesse est tellement différent du monde actuel : nos pères ont été marqués dans leur chair et dans leur âme par la guerre de 14-18 ; nos frères ont subi le STO<sup>1</sup> et les maquis ; nous avons connu les restrictions alimentaires, les cartes J3<sup>2</sup>, les distributions de biscuits vitaminés, les caisses à goûter salvatrices sous les lits des dortoirs, avec des trocs chocolat-confiture...

J'ai entendu parler pour la première fois de l'École de Fontenay à l'ÉPS<sup>3</sup> d'Embrun en 1939, par Mademoiselle Décopet, la directrice, passionnée par son métier ; sur les conseils de mon institutrice, Madame Moutard, elle m'avait acceptée à l'ÉPS à 11 ans, en dépit du règlement : à la place du certificat d'études imposé à 12 ans, j'avais été autorisée à passer un examen particulier validé par l'Inspecteur d'Académie... Cette directrice, elle-même ancienne Fontenaysienne, m'a enseigné ensuite les sciences naturelles, ce qui deviendra ma spécialité.

J'ai eu conscience très jeune que le seul moyen pour moi de faire des études qui me plaisaient, avec mes parents désargentés, était d'être prise en charge par l'État en passant des concours. Et à 15 ans, en troisième, le concours d'élève-maîtresse (l'École Normale primaire avait été supprimée par Pétain) me permettait d'entrer en seconde au lycée de Gap. Le lycée de filles étant occupé par les Allemands en 1943, nous partagions le lycée Dominique Villars avec les garçons : classes tantôt le matin, tantôt l'après-midi, garçons et filles séparés, avec leurs professeurs respectifs, et les programmes devaient quand même être bouclés ! Notre dortoir occupait d'abord la Chambre de Commerce rue Carnot, puis les galetas de l'« Académie » à la Pépinière, avec un confort très réduit.

Quelle neige dans les rues de Gap que nous arpentions pendant les hivers 43-44, 44-45 ! Mais aussi quelles explosions de joie à la Libération en 1944, pour fêter la Victoire en 1945 ! En mai 1945, une permission de minuit nous a permis, avec les « pionnes », de prendre part à de grandes farandoles avec les chasseurs alpins, souvent issus de la Résistance, qui s'étaient battus tout l'hiver 44-45 dans le Briançonnais.

---

<sup>1</sup> Service du Travail Obligatoire.

<sup>2</sup> L'indication J3 figurait sur les cartes de ravitaillement utilisables de 13 à 21 ans. (Note des éditrices).

<sup>3</sup> École Primaire Supérieure.

Avec un bac M', soutenue par mes professeurs, j'obtins une bourse pour préparer Fontenay au lycée d'Aix-en-Provence. C'était pour moi le moyend'échapper à un avenir d'institutrice dans les Hautes-Alpes. J'avais la vocation d'enseigner, mais j'avais peur d'être nommée à Prapic, à Dormillouse ou au Gros d'Eygliers : pas de routes d'accès à cette époque pour ces écoles de montagne, et l'institutrice devait monter ses lit et armoire à dos de mulet...

Au lycée des Prêcheurs à Aix-en-Provence, boursière pour la préparation à Fontenay, que de découvertes ! Une ville aristocratique et ses souvenirs historiques (notre dortoir occupait un hôtel du XVIII<sup>e</sup> siècle, classé depuis) ; la beauté des collines provençales et de la forêt de la Sainte-Baume, que nos professeurs fantaisistes nous faisaient découvrir à pied ; les sorties en car à Arles, enAvignon... ; les flâneries sur le cours Mirabeau avec l'initiation par des cartes postales à Van Gogh et Cézanne ; le « Campeze Côte », autorisé par les parents par télégramme, entre l'écrit et l'oral du concours, qui nous permettait de parcourir à pied, le gros sac tyrolien sur le dos, le golfe de Sainte-Maxime jusqu'à un Saint-Tropez encore peu fréquenté... Et l'amitié avec les littéraires sera féconde et durera pendant les années de Fontenay.

L'arrivée à Paris, à la rentrée de Fontenay à l'automne 1948, de quelques Aixoises admises, ne manqua pas de pittoresque : à la gare de Lyon, aucun taxi ne voulut charger nos malles. Et c'est avec deux fiacres que nous avons débarqué à l'École !

La réussite au concours de Fontenay m'a permis de rencontrer le Nord et les soleils rouges de l'hiver sur la ligne de Sceaux, qui nous menait jusqu'au Luxembourg et la Sorbonne, et la Seine qui coule sans bruit le long des quais -- alors que la Durance roule ses galets--, et le jardin du Luxembourg où nous flânions entre les cours. Les littéraires nous prenaient des billets de théâtre bon marché, au poulailler. C'était l'époque des Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault, Louis Jouvet, des concerts des « Jeunesses musicales ». Mais il fallait quelquefois partir avant la fin du spectacle pour ne pas manquer, à Denfert-Rochereau, la dernière correspondance du métro Robinson, la rentrée à Fontenay avant minuit étant réglementaire. Notre sortie au « Tabou » de Saint-Germain-des-Prés, peut-être avec Juliette Gréco, n'a pu se faire qu'avant le spectacle, à l'heure des balayeurs !

Pourtant, je n'ai pas gardé de mes trois années à Fontenay que de bons souvenirs. J'y ai forgé de solides amitiés, j'y ai rencontré des professeurs passionnants : le Docteur Carridroit en physiologie, le Professeur Gallien en embryologie, Mademoiselle Vidal, future Mme Tixier, Professeur au Collège de France, alors agrégée préparatrice très attentive à nos problèmes. Les cours en

Sorbonne, dans des amphis bondés où l'on s'asseyait souvent sur les marches d'escaliers (Jussieu n'était pas encore construite), étaient bien inégaux. Merci au Professeur Piveteau en paléontologie humaine.

Mais je porte un jugement sévère sur la direction de cette époque. La directrice, surnommée Zoé, jugeait avec condescendance, je crois, l'origine rurale de la plupart d'entre nous. Les Hautes-Alpes devaient symboliser pour elle le comble de l'arriération. J'ai le souvenir d'une convocation dans son bureau : « N'ayez pas peur, mon enfant, d'aller rencontrer les touristes dans les hôtels pour leur parler de vos études », me disait-elle, comme si mes parents manquaient d'intelligence et de dignité !

Et notre directrice laissait l'intendante faire régner un climat de discipline rigide et de favoritisme. J'avais été prise en grippe par cette intendante parce que je lui avais réclamé notre inscription à la sécurité sociale étudiante, nécessaire à une camarade qui subissait à l'hôpital Lariboisière des séances de traction pour une hernie discale. Et comme il ne fallait pas être malade à Fontenay, en revenant de l'hôpital après l'heure officielle du déjeuner, nos camarades nous donnaient à manger ce qu'elles avaient pu prélever en cachette au réfectoire.

Chaque trimestre nos chambres devaient être grattées à la paille de fer et cirées, quel que soit notre état de santé ; et heureusement la solidarité entre amies pouvait jouer. L'esprit de ces brimades m'a été tellement insupportable que je n'ai pas voulu, après le CAPES, faire à Fontenay une quatrième année pour préparer l'agrégation. C'est après avoir enseigné deux ans au lycée de Moulins et préparé, à la faculté de Moulins, le « Diplôme » nécessaire, que j'ai présenté et réussi l'agrégation, auditrice libre à la Rue d'Ulm, logée avec une bourse à la Cité Universitaire : la plus belle année de mes études !

Les années de nos vingt ans n'ont pas été faciles. Mais je mesure les difficultés, d'une autre nature, des étudiants d'aujourd'hui. J'espère que les scientifiques ont encore la chance de côtoyer les littéraires et les philosophes pour élargir leur horizon. Nous avons eu la chance de pouvoir exercer notre métier d'enseignant avec des effectifs lourds, peut-être (48 dans les lycées de Marseille comme à Paris, et jusqu'à 60 en Math Élém au lycée Claude Monet !), mais devant un public réceptif et même enthousiaste !

Embrun, février 2011